

me regarde-t-il d'une si drôle de façon ? J'allais cependant en venir aux grands moyens, ce qui veut dire que je me préparais d'administrer à Brutus une belle volée de coups de cravache, quand retentit un second coup de feu.

Le cheval, alors, fit un bon. Je crus la partie gagnée, et, profitant de son élan, j'essayai de l'enlever de la main et des jambes... Mais point... il s'arrêta court après le bond, et de nouveau se planta en terre, plus énergiquement et plus résolument encore que la première fois. Ah ! la colère me prit alors, et la cravache entra en jeu ; je la pris à pleine main et me mis à frapper le cheval de toutes mes forces, à tort et à travers... Mais Brutus, lui aussi, perdit patience, et, au lieu de la froide et impassible résistance que d'abord il m'avait opposée, je rencontrai des défenses furieuses, des sauts de mouton, des pointes folles, des ruades extraordinaires, des culbutes invraisemblables, des pirouettes antistatiques, et, au milieu de cette bataille, pendant que le cheval affolé bondissait et se cabrait, pendant qu'exaspéré je cognais, moi, à tour de bras du pommeau plombé de ma cravache en morceaux, Brutus trouvait encore le temps de me jeter des regards chargés, non plus seulement d'impatience et de surprise, mais de colère et d'indignation. Pendant que moi je demandais au cheval l'obéissance qu'il me refusait, il est certain qu'il attendait de moi quelque chose que je ne faisais pas.

Comment tout cela finit-il ? A ma honte, à ma très-grande honte... Je fus piteusement désarçonné par un panache incomparable. Brutus comprit, je crois, qu'il n'aurait pas raison de moi par la violence et jugea nécessaire d'employer la malice ; après un temps d'arrêt qui fut, bien certainement, un moment de réflexion, le cheval se dressa tout droit, la tête en bas, debout sur les deux jambes de devant, avec l'adresse, le calme et dans le parfait équilibre d'un clown qui marche sur les mains... Force me fut d'aller tomber sur le sable, qui, par bonheur, en cet endroit, était épais. J'essayai de me relever. Je pousse un cri et je retombe ridiculement, à plat ventre, sur le nez. Au moindre mouvement, je recevais comme un coup de couteau dans la jambe gauche. C'était peu de chose, cependant : une rupture du tendon grêle ; mais pour légère, la blessure n'en était pas moins douloureuse. Je parvins cependant à me retourner et à m'asseoir ; mais au moment où, tout en frottant mes yeux remplis de sable, je commençais à me demander ce que, dans cette bagarre, avait dû devenir mon misérable gris pommelé, je vis descendre par-dessus ma tête un grand pied de cheval ; puis ce grand pied, s'appuyant avec une certaine douceur, du reste, sur ma poitrine, me recoucha délicatement par terre, sur le dos, cette fois... Je fus pris alors d'un grand découragement, et, me sentant incapable d'un nouvel effort, je restai dans cette posture, continuant à me demander quel était ce cheval que j'avais acheté chez Chéri, fermant les yeux et attendant la mort.

J'entendis tout à coup un singulier piétinement autour de moi ; quantité de petites choses dures vinrent me frapper au visage. J'ouvris les yeux, et j'aperçus Brutus qui, des pieds de devant et des pieds de derrière, avec une incroyable activité et une adresse plus prodigieuse encore, cherchait à m'enterrer sous le sable... Il faisait de son mieux, le pauvre animal, et de temps en temps s'arrêtait pour regarder son ouvrage ; puis, levant la tête, jetait un hennissement et recommençait son petit travail. Cela dura bien trois ou quatre minutes, après quoi Brutus, me jugeant sans doute suffisamment enseveli, se mit, avec beaucoup de respect, à genoux devant ma tombe... à genoux... parfaitement à genoux... Il fit, je le suppose, une petite prière... Moi, je le regardais. Cela m'intéressait extrêmement. Sa prière achevée, Brutus fit une légère courbette, s'éloigna de quelques pas, s'arrêta ; puis, prenant le galop, se mit à faire une vingtaine de fois pour le moins le tour du petit carrefour, au milieu duquel il m'avait enterré. Brutus galopait très-correctement, d'un train

égal, la tête bien placée, sur la bonne jambe, décrivant autour de moi un cercle parfait. Moi, je le suivais du regard ; mais cela me causait un certain malaise de le voir ainsi tourner, tourner, tourner. J'eus la force de m'écrier : Stop ! stop ! Le cheval s'arrêta et parut embarrassé, se demandant sans doute ce qu'il avait à faire ; mais il aperçut mon chapeau qui, dans ma culbute, s'était séparé de moi, et prit tout de suite une résolution nouvelle : il marcha droit au chapeau, le saisit entre ses dents et partit au galop, au grand galop, cette fois, par une des six allées qui conduisaient à mon tombeau. Brutus s'éloigna, disparut : je restai seul, intrigué, positivement intrigué. Je secouai la petite couche de terre qui me recouvrait, et, sans me relever, à l'aide de mes deux bras et de ma jambe droite—remuer la jambe gauche, il n'y fallait pas songer—je réussis à me traîner jusqu'à un petit talis gazonné, au coin d'une des allées. Une fois arrivé là, je pus m'asseoir tant bien que mal, et je me mis à appeler de toute la force de mes poumons : Holà ! hé ! holà ! hé ! Pas de réponse. Le bois était absolument désert et silencieux. Il n'y avait qu'à attendre que quelqu'un passât par là pour me tirer d'affaire.

Il y avait bien une grande demi-heure que j'étais là, dans cette position maussade, quand j'aperçus, loin, très-loin, tout au bout de la même allée par laquelle il s'en était allé, Brutus qui revenait, et du même galop allongé dont il était parti. Un grand nuage de poussière derrière le cheval. Peu à peu, dans ce nuage, je découvris une petite voiture, un poney-chaise : puis, dans le poney-chaise, une femme qui conduisait elle-même, et derrière la dame un petit groom.

Quelques instants après, Brutus, couvert d'écume, s'arrêtait devant moi, laissant tomber mon chapeau à mes pieds et m'adressant un hennissement, qui, bien certainement, voulait dire : J'ai fait mon devoir, voilà du secours. Mais je m'inquiétais bien de Brutus et des explications qu'il me donnait ! Je n'avais plus de regards que pour la fée secourable, qui, après avoir lestement sauté à bas de sa petite voiture, venait à moi d'un pied léger... Elle aussi, d'ailleurs, m'examinait curieusement, et, tout d'un coup, deux cris partirent en même temps :

—Madame de Noriolis !

—Monsieur de La Roche-Targé !

Georges, tout à l'heure, nous parlait de sa tante et nous disait comment elle l'avait marié, tout jeune, en un tour de main, sans lui laisser le temps de réfléchir ni de respirer. Moi aussi, j'ai une tante, et c'était entre elle et moi, depuis nombre d'années, une belle et perpétuelle bataille. —Marie-toi.—Je ne veux pas me marier.—Veux-tu des jeunes filles ? J'ai Mlle A..., Mlle B..., Mlle C....—Je ne veux pas me marier.—Veux-tu des veuves ? J'ai Mme D..., Mme E..., Mme F....—Je ne veux pas me marier.

Mme de Noriolis figurait toujours au premier rang dans la série des veuves, et je remarquais que ma tante appuyait, avec une faveur évidente, sur tous les agréments et avantages que je trouverais en ce mariage. Elle n'avait pas besoin de me dire que Mme de Noriolis était très-jolie—cela sautait aux yeux—et qu'elle était fort riche—je le savais de reste.—Mais elle m'expliquait que M. de Noriolis était un sot, qui avait eu le talent de rendre sa femme parfaitement malheureuse, et qu'alors il serait très-facile au second mari de se faire aimer à bon compte...

Puis quand elle avait longuement célébré les vertus, grâces et mérites de Mme de Noriolis, ma tante, qui était fine et connaissait mon faible, tirait de son secrétaire une carte topographique et l'étalait avec soin sur une table.

C'était le plan de l'arrondissement de Châtelleraut, un plan très-exact et très-détaillé, que ma tante était allée acheter elle-même au dépôt de la guerre à cette seule fin de me convaincre que je devais épouser Mme de Noriolis. Distants à peine de trois kilomètres, les châteaux de Noriolis et de la Roche-Targé figuraient sur ce plan ; ma tante, de sa propre main,

par un petit tracé à l'encre rouge, avait malicieusement réuni les deux domaines, et elle m'obligeait à regarder son petit tracé rouge, et elle me disait : Huit cents hectares sans enclave, quand on réunit Noriolis et la Roche-Targé ; voilà bien l'affaire d'un grand chasseur.

Moi je fermais les yeux, tant était forte la tentation, et je reprenais mon refrain : Je ne veux pas me marier ; mais j'avais peur, sérieusement peur, et quand je rencontrais Mme de Noriolis, je la voyais toujours entourée, comme d'une auréole, du petit tracé rouge de ma tante, et je me disais : Une femme charmante, et spirituelle, et sensée, et dont le premier mari était un sot, et ci, et ça, et huit cents hectares sans enclave. Sauve-toi, malheureux, sauve-toi, puisque tu ne veux pas te marier !

Et je me sauvais... mais, cette fois, me sauver, par quel moyen ? J'étais là misérablement, dans le gazon, couvert de sable, avec mes cheveux en désordre, mes vêtements en lambeaux et ma malheureuse jambe toute roide. Et elle s'approchait, fringante et pimpante—toujours dans l'auréole du petit tracé rouge—et elle me disait :

—Vous, M. de la Roche-Targé, c'est vous ? que faites-vous là, mon Dieu, que vous est-il arrivé ?

Je confessai loyalement ma culbute.

—Vous n'êtes pas blessé, au moins ?

—Non, non, je ne suis pas blessé... J'ai quelque chose de dérangé dans cette jambe, mais ce n'est rien de sérieux, j'en suis sûr.

—Et quel est le cheval qui vous a joué ce tour ?

—Mais celui-ci.

Et je montrai Brutus à madame de Noriolis, Brutus qui était là, près de nous, en liberté, bien paisible, croquant à belles dents de petites pousses de genêt.

—Comment, c'est lui, ce brave cheval ! Oh ! il a bien réparé ses torts, allez, je vous en réponds. Je vous conterai cela, mais plus tard. Il faut d'abord rentrer chez vous, et tout de suite.

—Je ne puis faire un pas.

—Mais je vais vous reconduire, au risque de vous compromettre.

Et elle appela Bob, le petit groom, et elle me prit bien doucement par un bras, pendant que Bob me prenait par l'autre bras, et elle me fit monter dans sa voiture ; cinq minutes après nous roulions tous les deux dans la direction de la Roche-Targé, elle, tenant les rênes et d'une main légère conduisant son poney, moi, la regardant, troublé, confus, embarrassé, ridicule, stupide. Nous étions seuls dans la voiture. Bob avait été chargé de ramener Brutus, qui, très-docilement, s'était laissé prendre.

—Etendez-vous, me dit madame de Noriolis, tenez votre jambe bien droite, je vais vous mener tout doucement pour éviter les cahots...

Bref, un tas de petites choses aimables et gentilles... Puis, quand elle me vit bien installé :

—Racontez-moi, dit-elle, comment vous êtes tombé, et moi ensuite je vous dirai comment je suis venu à votre secours. Il me semble qu'elle doit être drôle cette histoire de cheval.

Je commençai mon récit ; mais, dès que je parlai des efforts de Brutus pour me désarçonner, après les deux coups de feu :

—Je comprends, s'écria-t-elle, je comprends. Vous avez acheté le cheval du trompette !

—Le cheval du trompette ?

—Mais oui, c'est cela même, et par là tout s'explique... Vous avez vu vingt fois au Cirque des Champs-Élysées l'exercice du cheval de trompette, ce chasseur d'Afrique qui entre dans l'arène sur un cheval gris, puis les Arabes qui viennent et qui tirent des coups de fusil sur le chasseur d'Afrique. Et il est blessé, le chasseur d'Afrique, et il tombe ; et, comme vous ne tombiez pas, le cheval, indigné et ne pouvant supporter que vous négligiez à ce point votre rôle, le cheval vous a jeté par terre. Et, quand vous avez été par terre, qu'a-t-il fait, le cheval ?

Et je racontai le petit travail de Brutus pour m'enterrer convenablement.

—Le cheval du trompette, continuait-elle, toujours le cheval du trompette. Il voit que son maître est blessé, les Arabes pourraient revenir et l'achever ; que fait-il alors, le cheval ? Il enterre le chasseur d'Afrique. Puis il part au galop, n'est-ce pas ?

—Oui, au grand galop.

—En emportant le drapeau qui ne doit pas tomber aux mains des Arabes.

—C'est mon chapeau qu'il a emporté.

—Il a pris ce qu'il a pu prendre. Et où va-t-il ainsi au galop, le cheval du trompette ?

—Ah ! j'y suis, j'y suis, m'écriai-je à mon tour, il va chercher la vivandière.

—Précisément, il va chercher la vivandière, et la vivandière, aujourd'hui, s'il vous plaît, c'était moi, comtesse de Noriolis. Il est entré au galop dans ma cour, votre grand cheval gris. J'étais debout, sur le perron, mettant mes gants et prête à monter en voiture. Voilà que les hommes d'écurie accourent en voyant ce cheval qui arrivait ainsi sellé, bridé, sans cavalier, un chapeau dans la bouche. Ils veulent le prendre, mais il se dérobe, leur échappe, vient droit au perron et tombe à genoux devant moi. Les hommes se rapprochent, et, encore une fois, essayent de le saisir, mais il se relève, repart au galop, s'arrête près de la grille de la cour, se retourne et me regarde. Il m'appelait, je vous assure qu'il m'appelait. Je crie aux hommes de ne plus s'occuper du cheval, je saute dans ma voiture et je pars ; le cheval s'élance sous bois, à fond de train, je le suis par des chemins qui n'étaient pas toujours faits pour la voiture, mais enfin je le suis, j'arrive et je vous trouve.

Au moment où madame de Noriolis disait ces dernières paroles, la voiture reçut dans son arrière-train un choc épouvantable ; puis nous aperçûmes en l'air la tête de Brutus, qui se tenait là comme par miracle. Car c'était encore Brutus ! Monté par Bob, il suivait la voiture depuis quelques instants, et, voyant que le petit siège du poney-chaise était disponible, il avait, en véritable artiste, adroitement saisi le moment de nous donner un nouvel échantillon de son mérite en exécutant le plus brillant de ses exercices d'autrefois. En un mot, il avait porté sur la voiture ses deux jambes de devant, puis, cela fait, il continuait tranquillement sa route, trotant sur ses deux seules jambes de derrière. Bob, éperdu, le corps renversé, la tête en bas, faisait de vains efforts pour remettre le cheval sur ses quatre jambes.

Quant à madame de Noriolis, elle avait été prise d'une si belle peur que, laissant les rênes s'échapper de ses mains, elle s'était tout simplement jetée dans mes bras. Son adorable petite tête avait roulé, au hasard, sur mon épaule, et mes lèvres effleuraient ses cheveux, et, de la main gauche, je cherchais à rattraper les rênes, et du bras droit je soutenais madame de Noriolis, et ma jambe me faisait un mal affreux, et je me sentais envahi par un trouble extraordinaire.

C'est ainsi que madame de Noriolis fit sa première entrée à la Roche-Targé.

Quand elle y revint, un soir, à minuit, six semaines après, étant, dans la journée, devenue madame de la Roche-Targé :

—Ce que c'est pourtant que la vie, me dit-elle ; rien de tout cela ne serait arrivé si vous n'aviez pas acheté le cheval du trompette.

A. B. C.

—Le monde élégant a constaté avec plaisir que M. Cédas, le chapelier bien connu, avait, pour répondre aux sollicitations de ses nombreux amis, ouvert un magasin au No. 628, rue Ste.-Catherine. Les chapeaux confectionnés par M. Cédas se sont acquis une réputation quasi-universelle pour l'élégance et la bonne qualité. Le public acheteur est certain qu'on ne lui vendra que des articles d'une qualité supérieure, car tous les chapeaux offerts en vente sortent de ses ateliers, No. 36, rue Lemoine.

AVIS SPECIAL

A tous ceux qui souffrent des erreurs et des indiscretions de la jeunesse, de la faiblesse nerveuse, de décrépitude et de perte de vitalité, j'enverrai, gratis, une recette qui les guérira. Ce grand remède a été découvert par un missionnaire dans l'Amérique du Sud. Envoyez votre adresse au Rév. JOSEPH T. INMAN, Station D, New-York.